

## **CH\_VB 91.3286 vom 3. Oktober 1991**

Bundesverwaltung, 1991-10-03, DE

Quelle: [https://mcp.opencaselaw.ch/entscheid/ch\\_vb\\_91.3286](https://mcp.opencaselaw.ch/entscheid/ch_vb_91.3286)

FR: CH\_VB 91.3286 du 3 octobre 1991

IT: CH\_VB 91.3286 del 3 ottobre 1991

### **Erwägungen**

#### **E. 3**

Zur Deregulierung: Industrielle Investitionen werden dort vorgenommen, wo rasch und günstig realisiert werden kann. Beim Baubewilligungsverfahren erweisen sich die bei uns heute üblichen Fristen und die hohe Zahl der Vorschriften im internationalen Vergleich als klarer Nachteil. Die Wohnbautätigkeit hat sich seit 1989 drastisch ins Negative verändert. Schuld sind nicht nur die hohen Hypothekarzinsen. Mit unserem realen Wechselkurs kann die Exportwirtschaft noch leben. Schuld ist auch der Papierkrieg bis zur Baubewilligung. Ich bin fast versucht zu sagen: Heute feiern wir nicht mehr die Auf- richte nach erfolgtem Rohbau, heute feiern wir die Entgegen- nahme der Baubewilligung. Der Bundesrat unterstützt in seiner Antwort ausdrücklich die Deregulierungen im administrativen Bereich. Um so mehr stellt sich die Frage, wieso er bei der Aufhebung der dringli- chen Bundesbeschlüsse auf halbem Wege stehenbleibt. Ich habe das Sofortprogramm 1989 auch mit unterstützt, aber heute stehen die Vorzeichen wirklich anders. Positiv ist, dass die Mittel aus der zweiten Säule zur Eigentumsförderung ein- gesetzt werden sollen. Bezüglich des Modells meine ich, dass alle drei gleichwertigen Möglichkeiten, also Verpfändung, Vor- bezugsdarlehen und Direktverwendung, den Vorsorgeeinrich- tungen zur freien Wahl angeboten werden sollen. Auch der WEG-Mitteleinsatz - also Wohneigentumsförderung - ist als administrativ einfaches, subsidiäres Instrument ein sinnvolles Konjunkturförderungsmittel, im Wissen, dass es sich dabei um 5 Prozent der Wohnungen handelt, dass also dabei bei den anderen 95 Prozent ohne privatwirtschaftliche Initiative nichts läuft.

#### **E. 4**

Artikel 59 AVIG nennt die Präventivmassnahmen. Auch hier sollen vermehrt Möglichkeiten zur Weiterbildung gefördert werden, beruflich, persönlichkeitsorientiert, mit Sprachkursen für Fremdsprachige und auch mit Angeboten, die auf die Be- dürfnisse der Frauen zugeschnitten sind.

#### **E. 5**

Die von der Arbeitslosenversicherung mitfinanzierten Be- schäftigungsprogramme sind ebenfalls wichtige Hilfen, um Betroffene vor Fürsorgefähigkeit, Verwahrlosung und Margi- nalisierung zu schützen, weil sie dadurch auf dem Arbeits- markt bleiben können. Zusammenfassend kann ich sagen: Wir brauchen die Arbeits- losenversicherung als Strukturrisikoversicherung. M. Coutau: Le groupe libéral partage l'inquiétude que l'évolu- tion de la situation économique dans notre pays inspire aux auteurs des interpellations. Ils traduisent les soucis non seule- ment de la population mais de nombreux responsables d'entreprises et de branches entières de notre pays. La persis-

Situation économique. Interpellations urgentes 1880 N 3 octobre 1991 tance d'une hausse des prix, décidément récalcitrante aux re- mède de la Banque nationale, une augmentation inquiétante du taux de chômage - même si ce chômage reste encore un des plus faibles du monde - la dégradation des finances publi- ques, l'ampleur de l'endettement privé, les pertes d'emploi dans les branches caractérisées jusqu'ici plutôt par une pénu- rie de personnel, un nombre exceptionnellement élevé de fail- lites, une baisse sensible des carnets de commande, un climat de consommation affaibli, comme en témoignent notamment des participations fléchissantes à nos grandes foires nationa- les, le déplacement d'entreprises ou de parties d'entreprises, et parmi les plus prestigieuses, à l'étranger, tous ces symptô- mes et quelques autres expriment une réalité choquante pour beaucoup. En effet, trop nombreux sont nos concitoyens qui ont estimé pendant longtemps que les performances écono- miques de la Suisse, enviées et louées dans le monde entier, étaient un acquis définitif et intangible. Aujourd'hui, nous devons admettre qu'à force de contradic- tions internes, d'insouciance satisfaite, nous vivons au-dessus de nos moyens. Et surtout, nous avons perdu la place exem- plaire de premier de classe que les instituts internationaux nous ont longtemps attribuée. Pendant des années, ils ont pu, à juste titre, relever que la Suisse s'approchait de l'équation idéale qui réunit une faible inflation, une bonne croissance, un emploi vigoureux et un équilibre de nos échanges extérieurs. J'aimerais, plus que les interpellateurs, insister non seulement sur cette modification alarmante des symptômes intérieurs mais aussi sur la dégradation de notre position en regard de nos principaux partenaires et concurrents. Les entreprises suisses ont perdu une partie de leur capacité de concurrence. L'économie suisse a perdu une partie de ses avantages spéci- fiques, acquis et reconnus par rapport à d'autres marchés. J'y vois pour ma part une double cause. D'abord et surtout, la capacité des entreprises suisses a été freinée par des entraves stérilisantes, de toutes natures, notamment par des charges • fiscales qui se sont accrues nettement plus vite qu'à l'étranger. Mais leur capacité de concurrence a aussi été rognée par un climat largement politisé de pétrification, de conservatisme, d'obstruction dans le développement des structures et de la technique. Il y a ici dans cette salle, et dans les parlements cantonaux, des politiciens qui ont prôné et qui prônent encore la croissance zéro, sinon la décroissance. Ils rejettent ou entra- vent des projets d'investissement. Ils pénalisent la réalisation d'infrastructures d'avenir. A l'étranger, en revanche, les pouvoirs publics stimulent la croissance en ouvrant le carcan des réglementations abusi- ves, en facilitant le libre marché et en favorisant les projets de développement. Ainsi, la Suisse, naguère encore fleuron d'une politique économique libérale enviée pour ses succès, se fait dépasser sur son propre terrain par ceux qui se sont ins- pirés de son exemple, alors qu'elle-même s'enfonce dans un immobilisme suicidaire. L'autre cause de la diminution de notre capacité concurren- tielle, c'est la mondialisation, l'interpénétration toujours plus étroite des marchés. Cette mondialisation fait perdre des avan- tages de situation dont la Suisse a longtemps bénéficié. Dès lors, la Suisse ne peut qu'être de moins en moins considérée comme un cas spécial. Dans ces conditions, le groupe libéral partage l'avis du Conseil fédéral selon lequel il convient, d'une part, de poursui- vre une politique monétaire anti-inflationniste et, d'autre part, de se préparer à consolider les filets de sécurité pour recueillir les victimes sociales d'une dégradation éventuellement ag- gravée de la situation, ensuite d'accélérer l'évolution des structures pour favoriser la concurrence, et enfin et surtout, de renoncer pour le moment à de grandes interventions supplé- mentaires de relance dont les exemples passés ont été finale- ment assez décevants. Le groupe libéral demande que l'on donne essentiellement aux entreprises les possibilités de retrouver leur capacité de concurrence. Elles en ont la volonté, elles en sont capables mais

elles sont trop souvent empêtrées dans leur élan par des réglementations tatillonnes, soupçonneuses ou simplement trop coûteuses. Elles se heurtent, en outre, à trop d'obstructions dans leurs projets. C'est peut-être davantage dans ces domaines-là que la Confédération pourrait judicieusement infléchir le cours des choses. L'économie ne demande pas tant de nouvelles interventions publiques qu'une plus grande possibilité de manifester son propre dynamisme. C'est de cette façon que le groupe libéral envisage la nécessaire correction d'une situation économique effectivement préoccupante.

Bühler: Vorerst möchte ich meine Interessenbindung bekanntgeben: Ich bin Vizepräsident des Schweizerischen Bauernverbandes. Ueber die Antwort, die der Bundesrat zur Interpellation Wyss William wie auch zu meiner Interpellation vom Juni 1991 gegeben hat, bin ich und mit mir unzählige Bauernfamilien bitter enttäuscht. Wenn Sie behaupten, dass der Bundesrat sich an den verfassungsmässigen Auftrag halte, es sei ein gesunder Bauernstand und eine leistungsfähige Landwirtschaft zu erhalten, dann muss ich Sie fragen: Wie wollen Sie das tun, wenn die Landwirtschaft die einzige Berufsgruppe darstellt, welcher bei einer etwa Sprozentigen Teuerung der Teuerungsausgleich vorenthalten wird? Sie, Herr Bundesrat, haben in Ihrer Antwort die Frage, wie Sie den Teuerungsausgleich bewerkstelligen wollen, überhaupt nicht beantwortet. Sie wissen ganz genau, dass in allen anderen Bereichen, trotz düsterer Wolken am Wirtschaftshimmel, die Kostensteigerung durch Preisaufschläge voll gedeckt wird, dass sogar Streikdrohungen im Räume stehen, wenn der Teuerungsausgleich nicht bis auf die letzte Kommastelle gewährt werden sollte. Wir verlangen deshalb vom Bundesrat, dass er die Bauern gleich behandelt, wir verlangen nicht mehr und nicht weniger als eine anständige Gleichbehandlung. Was mich aber ganz besonders enttäuscht, ist die Tatsache, dass Sie am Schluss der Antwort an Kollege Wyss die Verantwortung dem Parlament zuzuschieben versuchen. Wie kann das Parlament die Verantwortung übernehmen, wenn in Ihrem Departement seit April dieses Jahres, als die Vernehmlassung zu den allgemeinen Direktzahlungen abgeschlossen wurde, die Sache verzögert wird? Es ist zu billig - Herr Bundesrat -, die Verantwortung dem Parlament zuzuschieben, wenn in Ihrem Departement vor lauter Konzeptlosigkeit keine klare Marschrichtung mehr erkennbar ist. Auch der Bundesrat kann nicht während Jahren von allgemeinen Direktzahlungen sprechen, ohne sie zu verwirklichen. Wenn es der Bundesrat verpasst hat, rechtzeitig die gesetzlichen Grundlagen bereitzustellen, muss er nun selber schauen, wie er aus dieser Sackgasse herauskommt. Wir fordern kategorisch eine Gleichbehandlung unseres Berufsstandes und ersuchen Sie, Herr Bundesrat, die entsprechenden Beschlüsse auf Jahresende zu fassen. Der Ball liegt nicht beim Parlament, sondern beim Bundesrat.

On. Cavadini: L'economia svizzera è caratterizzata oggi da due problemi: l'inflazione e il rallentamento dell'attività economica che però - non ritengo - si possa ancora definire crisi. L'inflazione è già stato detto è un elemento che preoccupa, perché distrugge il risparmio ed è soprattutto un'inflazione di origine interna; non è quindi un'inflazione importata. Distrugge il risparmio. Se non la si ferma rapidamente fa salire i costi nell'economia privata e i costi degli enti pubblici e delle aziende parastatali con quindi un riflesso sui consumatori e sulla popolazione. Da un lato oggi abbiamo una politica contraddittoria. La Banca nazionale adotta ormai da due anni e mezzo una politica monetaria restrittiva per cercare di frenare l'inflazione. E' una politica difficile che non ha dato finora grandi risultati, ma non credo che la Banca nazionale abbia altre alternative. Senza questa politica l'inflazione sarebbe sicuramente ancora più alta. Dall'altro lato abbiamo i poteri pubblici, le aziende parastatali che tranquillamente hanno deciso o hanno annunciato massicci aumenti di prezzi, di tariffe, come se in Svizzera non ci fosse

l'inflazione. Ora l'inflazione - ho detto un'inflazione interna - è causata dai costi della salute in aumento e aumenteranno ancora il prossimo anno, senza che si cerchi di frenarne i costi effettivi, dalle assicurazioni responsabilità civili, dalle ferrovie, dalle poste,

3. Oktober 1991 N 1881 Wirtschaftslage. Dringliche Interpellationen dai telefoni. Queste due ultime regie segnalano aumenti di tariffe del 20,30, fino al 60 per cento in certi settori. Dai prezzi aumentati dell'agricoltura. Si parla di volere aumentare la benzina di 25 centesimi. A livello locale si aumentano le tasse dell'acqua potabile, le tasse per i servizi di raccolta dei rifiuti, ed altre ancora. Ora, io credo che in un momento di rallentamento economico nessuna azienda privata può permettersi di aumentare i suoi prezzi perché non sarebbe più concorrenziale sul mercato ma deve cercare di agire sui costi. Invece lo Stato lo fa e le aziende pubbliche fanno il contrario, aumentano principalmente le tariffe, cercano anche di contenere i costi, ma vi è il massiccio aumento delle tariffe. Io penso che il Consiglio federale non possa restare a guardare questa evoluzione che arrischia l'anno prossimo, con tutti gli aumenti che sono stati annunciati, veramente di distruggere gli sforzi della Banca nazionale. Il Consiglio federale dovrebbe in questo momento prendere contatto con queste aziende pubbliche e cercare di evitare una concentrazione di massicci aumenti di tariffe nel 1992, perché altrimenti - come ho detto - arrischiamo veramente di continuare in una politica contraddittoria e l'anno prossimo l'inflazione non potrà diminuire. C'è un altro aspetto, sul quale volevo soffermarmi. Non abbiamo bisogno di programmi di rilancio sicuramente in questo momento, né di investimenti supplementari dello Stato. Il collega Coutau l'ha detto molto bene: la Svizzera ha bisogno di imprenditori, di iniziativa privata, di investimenti privati, di stimoli per le attività private. Dobbiamo evitare trasferimenti di aziende all'estero, cosa che è avvenuta abbastanza frequentemente in questi ultimi tempi. Dobbiamo stimolare la concorrenza, abolire quegli ostacoli che rallentano la possibilità di azione dell'imprenditore, meno burocrazia, correggere là dove è necessario la fiscalità. Ecco, anche qui credo che il Consiglio federale potrebbe diventare più attivo, nel senso di stimolare l'economia cercando, con un programma a breve scadenza, di togliere quegli ostacoli che frenano l'iniziativa privata, perché la ripresa della nostra economia potrà venire soltanto e prevalentemente dal settore privato. Keller: Schweizerinnen und Schweizer reagieren auf rezessive Tendenzen sehr sensibel. Arbeitslosigkeit wird bei uns auf der Goldwaage gemessen, denn sie wird als umfassendes Versagen empfunden, individuell, wirtschaftlich und staatlich. Wir sind auf diesem Gebiet nicht abgerührt, und das ist alles in allem eher gut als schlecht. Der Bundesrat weist in seiner Antwort bereits auf eine Besserung im Jahre 1992 hin. Das ist tröstlich und, wenn es zutrifft, natürlich gut. Aber falsch wäre es doch, sich nur an dieses Szenario der Hoffnung zu halten. Denn wenn sich die Hoffnung nicht erfüllt, gehen wir mit zwei ernst zu nehmenden Belastungen an die Lösungen heran; zwei Belastungen, die unsere Handlungsfreiheit stark einengen: die hohe Teuerung und der sich abzeichnende Abstieg unseres Finanzhaushalts in die roten Zahlen. Der Bundesrat äussert sich in seiner Antwort klar und deutlich. Es heisst darin: Es gelte, ungeachtet aller Schwierigkeiten und Opfer, das Primat der Teuerungskämpfung hochzuhalten. Das ist bekanntlich eine bittere Medizin; und eine bittere Medizin ist nur erträglich, wenn sie bald einmal Wirkung zeigt. Gerade hier setzen die Zweifel dann rasch einmal ein, weil man sich auf einem Gebiet voller Widersprüche befindet. Wenn also - wie der Bundesrat festhält - die Teuerungskämpfung Vorrang hat, führt dies zu Sachzwängen, deren Härte auf die arbeitenden Menschen rasch durchschlägt. Dabei wissen wir, dass die Bundespolitik nur am Rande direkt intervenieren kann. Zwei Gesichtspunkte stehen damit für mich im Vordergrund: 1.

Sind wir gerüstet, Arbeitslosigkeit sozial aufzufangen? 2. Braucht die Wirtschaft zum jetzigen Zeitpunkt bereits eine Staatliche Ankurbelung? Zur ersten Frage: Es erweist sich als günstig, dass das revidierte Arbeitslosenversicherungsgesetz auf den 1. Januar 1992 in Kraft tritt. Es bringt die Erhöhung des Versicherungsschutzes von 250 auf 300 Franken Taggelder. Dass der Bundesrat eine weitere Erhöhung prüft, ist zu begrüßen. Überprüfen sollte er aber auch die nach wie vor degressive Ausgestaltung der Taggelder. Da heute viele Menschen, auch viele Familien, an der Armutsgrenze leben, kann sie eine auch nur leichte Verschlechterung der finanziellen Lage in die Armut verstoßen. Der mögliche soziale Schaden ist höher zu bewerten als die umstrittene erzieherische Massnahme der degressiven Ausgestaltung der Taggelder. Zur zweiten Frage: Beschäftigungsprogramm, Ankurbelung. Der Bundesrat äussert sich im gegenwärtigen Zeitpunkt gegen ein Ankurbelungsprogramm; er verweist auf die Verbesserung der gesamtwirtschaftlichen Lage. Damit kann ich einverstanden sein. Sollte sich aber dennoch ein bedeutender, gesamtwirtschaftlicher Einbruch abzeichnen - dieser Fall sollte meines Erachtens planerisch vorgesehen werden -, wie ist der Bund dann vorbereitet? Der Bundesrat macht deutlich, dass der Bund in der Lage ist, bedeutende Beschäftigungsmassnahmen auszulösen, vor allem auf dem Gebiet des Verkehrs. Entscheidend ist indessen - und das letzte Beschäftigungsprogramm zeigte dies -, dass die Auslösung dann auch zeitgerecht erfolgen kann. Denn Einbrüche erfolgen oft überraschend und verlangen dann auch eine rasche Reaktion. Ich frage deshalb den Bundesrat: Wer bearbeitet diese Entschlüsse, die man sich hierzu vorbehält? Wie sieht dieses Management des Bundes aus? Gibt es einen permanenten interdepartementalen Stab des Bundesrates, welcher mögliche Impulsprogramme laufend à jour bringt? Loeb: Wir Unternehmer sind, wenn wir eine blühende Wirtschaft erhalten sollen, auf optimale Rahmenbedingungen, auf einen möglichst freiheitlichen Markt und auf stabile Verhältnisse angewiesen. Es ist bitter, festzustellen, dass unser Land, das einst Musterland Europas in der Teuerungsentwicklung war, nun schon bald mit der höchsten Teuerung an der Spitze Europas steht. Der Bundesrat hat recht, mit Priorität die Teuerung zu bekämpfen; denn eine Volkswirtschaft mit hoher Teuerungsrate ist eine kranke und unsoziale Volkswirtschaft. Eine hohe Inflation führt zu ungerechten Umverteilungen: Diejenigen, die Schulden machen, werden belohnt, diejenigen, die sparen oder gespart haben, bestraft. Bis gegen 20 Milliarden Franken jährlich schätzt man heute diese Umverteilung. Dürfen wir da einfach zuschauen, uns einlullen lassen durch Indexautomatismen, die uns vorgaukeln, es passiere ja nichts, es gehe gut, wir würden jährlich mehr verdienen - in Franken zwar, aber in was für Franken? Wir dürfen nicht zuwarten und zuwarten, bis ein Café crème

## **E. 10**

Franken kostet oder das Sprichwort vom «Fünfer und Weggli» zum «Fünfliber und Weggli» umgestaltet werden muss. Wir dürfen nicht zusehen, dass immer mehr Rentner in Schwierigkeiten geraten, weil ihre Ersparnisse und Renten wegen der Teuerung dahinschmelzen. Es geht einfach nicht an, zuzuwarten, bis wir eines Tages gezwungen werden, einen «Nouveau Franc Suisse» zu machen, indem wir eine Null aus unserer Währung streichen oder einfach abschneiden müssen. Was ist zu tun? Der beste Regulator gegen die Inflation ist der Markt, der scharfe Wind der Konkurrenz. Überall dort, wo dieser Wind weht - und er weht bei unseren Nachbarländern wesentlich stärker -, sinkt die Inflationsrate. Wo staatliche Betriebe durch Monopole geschützt sind, wird keinerlei Markt- und Preisdruck entstehen, vielmehr ist es in solchen Fällen oftmals so, dass, wenn die Kosten steigen, die Preise einfach entsprechend erhöht werden. Wo in der

Privatwirtschaft bei Konkurrenzdruck die eigene Leistung in Frage gestellt wird, die Kosten gesenkt werden und anstelle reiner Preiserhöhung die Marktleistung verbessert wird, ist der Monopolbetrieb in der grossen Versuchung, sein Heil einzig bei Tarifierungen, welche neue Inflationsimpulse erzeugen, zu suchen. Ein weiterer Punkt betrifft das Verhalten staatlicher Organe gegenüber der Privatwirtschaft. Bürokratie, Verschleppungstaktik und offenes Unverständnis gegenüber wirtschaftlichen Problemen sind insofern preistreibend, als sich die zusätzlichen administrativen Aufwendungen, das Ab- und Zuwarten auf

Situation économique. Interpellations urgentes 1882 N 3 octobre 1991 staatliche Entscheidungen - z. B. auf Baubewilligungen -, verteuern auf die Produktion oder die Dienstleistung auswirken; andererseits werden junge Neuunternehmer, welche durch innovative Ideen den Markt beleben würden, abgeschreckt. Wir sind auf diese Neuunternehmer angewiesen; sie bekommen ja sonst eben den Verleider und kommen nicht auf den Markt. Die Schweiz braucht nicht, wie die SP es fordert, staatlich verordnete, aus dem sozialistischen Gruselkabinett stammende Beschäftigungsprogramme, welche zwangsläufig zu Steuererhöhungen führen würden. Die Schweiz braucht - wie unsere Nachbarstaaten - eine liberale Verjüngungskur, mehr private Konkurrenz zu staatlichen Betrieben, das Aufbrechen der Monopole, weniger Staatsquote. Herr Leuenberger, danke, dass Sie unser Credo «Freiheit gewinnt» hier verkünden. Aber handeln Sie und Ihre Partei auch danach? Lassen Sie mehr Freiheit zu, und verlangen Sie nicht dauernd mehr Gesetze und Einschränkungen! Wettern Sie in Ihrer Partei nicht dauernd gegen Wirtschaft und Wachstum und verlangen dann, sobald das Wachstum nicht mehr da ist, planwirtschaftliche, dirigistische Beschäftigungsprogramme? Lassen Sie uns Unternehmern mehr Freiheit, setzen Sie sich, Herr Leuenberger-Solothurn, mit Ihrem Ruf «Freiheit gewinnt» in Ihrer Partei durch. Persönliche Erklärung - Déclaration personnelle Leuenberger-Solothurn: Herr Loeb, ich verteidige Ihre Meinungsäusserungsfreiheit bis zum Gehtnichtmehr. Aber bleiben Sie bei der Wahrheit, mein lieber Kollege. Wir haben hier und heute kein Beschäftigungsprogramm gefordert, Sie haben vorhin die Unwahrheit gesagt. Rechsteiner: Ich beschäftige mich mit den wohnpolitischen Aspekten der Antwort des Bundesrats, die leider unbefriedigend ausgefallen ist. Zunächst ist unbestritten, dass die massiven Mietzinserhöhungen der letzten beiden Jahre - sie haben mit 25 Prozent einen historischen Höchststand erreicht - sehr stark mit der Teuerungsentwicklung zusammenhängen. Die Hypothekenzinserhöhungen haben in zwei Jahren zu einem Mietzinsanstieg von rund 25 Prozent geführt und haben damit die Teuerung entscheidend angeheizt. Entscheidend ist dabei, dass die Mietzinse im Index nur mit 18 Prozent berechnet werden. Das bedeutet, dass der Index für Hunderttausende, wenn nicht für Millionen von Menschen in diesem Land die Realität nur verzerrt wiedergibt. Der Umstand, dass die Mietzinse mit 18 Prozent im Index figurieren, würde ja bedeuten, dass die Menschen in diesem Lande weniger als einen Fünftel des Einkommens für die Miete ausgeben; das ist jedoch abseits von der Realität. Bei einem Mietzins von beispielsweise 1200 Franken müsste das monatliche Einkommen über 6000 Franken betragen, damit die Rechnung aufgeht. Das widerspricht in den meisten Fällen der Realität; die Mieterinnen und Mieter in diesem Land verlieren real an Kaufkraft. Der Bundesrat hat in seiner Antwort auf unsere Interpellation zwar die dezentrale Lohnfindung gepriesen, jedoch kein Bekenntnis dazu abgelegt, wie wichtig - auch als Konjunkturstützung - die Kaufkraftsicherung für die arbeitende Bevölkerung, für die Mieterinnen und Mieter ist. Ich erwarte vom Bundesrat ein Wort in diese Richtung. Die Kaufkraft muss auch für die Mieterinnen und Mieter gewahrt bleiben. Das kommt im

Index nur sehr beschränkt zum Ausdruck. Es würde uns in diesem Zusammenhang interessieren, wie es mit der Überprüfung der Zusammensetzung des Indexes, wo eine Expertenkommission seit längerer Zeit an der Arbeit ist, steht. Ein zweiter Aspekt: Der Bundesrat lässt jede Andeutung im Hinblick auf Massnahmen im Bereiche der Hypothekarzinsen vermissen. Es ist unbestritten, dass die Hypothekarzinserrhöhungen sehr massgeblich zur Teuerungsexplosion, zur Teuerungsentwicklung, beitragen. Es ist eine schwer verständliche Auslassung, wenn der Bundesrat in diesem Zusammenhang keine Massnahmen vorschlägt, zumal sich die Situation seit der letzten Aeusserung des Bundesrates im Frühjahr zu diesem Thema ganz grundlegend geändert hat: Herr Jeker, die Grossbanken generell reden ganz offen davon, dass eine fünfte Hypothekarzinsrunde drohe - vielleicht nach den Wahlen, aber sie droht. Das ist eine veränderte Situation. Eine Minderheit der Kommission Wohnungsbau hatte im Frühjahr bereits eine Motion eingereicht, die vom Bundesrat einen Ueberwälzungsstopp für die fünfte Hypothekarzinsrunde gefordert hatte. Bundesrat Delamuraz hat damals geantwortet, der Zinsgipfel sei überwunden, und die fünfte Hypothekarzinsrunde komme nicht. Inzwischen haben wir eine andere Situation: Die fünfte Hypothekarzinsrunde droht. Herr Bundesrat Delamuraz, ich möchte Sie fragen, was sie gegen eine fünfte Hypothekarzinsrunde unternehmen werden. Schlagen Sie jetzt wirksame Massnahmen vor! Es wären jetzt Massnahmen - wie Ueberwälzungsstopp, zumindest ein vorübergehender - dringend angezeigt, weil den Mieterinnen und Mietern in diesem Lande eine weitere Hypothekarzinsrunde nicht zugemutet werden kann. Es kann auch in bezug auf die Teuerung nicht einfach zugewartet werden; es muss etwas gegen eine fünfte Hypothekarzinsrunde getan werden. Es wäre auch sinnvoll, etwas gegen die Teuerungsklausel im Mietrecht vorzusehen. Heute ist es so, dass zusätzlich zu den Hypothekarzinserrhöhungen 40 Prozent der Teuerung überwälzt werden dürfen. Das muss in der gegenwärtigen Situation auch überprüft werden, zumal die Vermieter in der gegenwärtigen Situation von der starken Teuerung profitieren; ihre Hypothekarschuld wird durch die Teuerung real entwertet. Ein dritter unbefriedigender Aspekt der bundesrätlichen Antwort in bezug auf die Teuerungsbekämpfung: Anstatt wirksame Massnahmen in bezug auf diese fünfte Hypothekarzinsrunde vorzuschlagen, lässt der Bundesrat durch eine Studienkommission allen Ernstes den Uebergang der Kostenmiete zur Marktmiete prüfen und redet so den Deregulierungsaposteln der FDP nach dem Munde. Auch wenn vorläufig nur eine Expertenkommission eingesetzt wird, muss man hier feststellen, dass Deregulierung im Mietrecht nichts anderes als die Bereicherung von wenigen Vermietern und auf der anderen Seite soziale Not für Hunderttausende von Mieterinnen und Mietern bedeuten würde, ohne dass auch nur eine einzige neue Wohnung entstünde. Bei den Neubauwohnungen gilt das Marktprinzip praktisch schon heute; bei den Altwohnungen aber hätte seine Einführung fatale Folgen. Wir müssen den Bundesrat warnen, im Wohnwesen auf die thatcheristischen Rezepte der Freisinnigen Partei zu hören. Die Deregulierung im Bereiche des Mietwesens würde nur soziale Not bewirken, und die Mieterverbände lassen sich das neue Mietrecht, das als eines der wenigen konkreten Ergebnisse der Legislaturperiode eben erst in Kraft gesetzt worden ist, nicht weg-deregulieren. Die Markteuphorie darf nicht im Mietwesen durchschlagen. Der Markt im Mietrecht würde soziale Not bedeuten. Das darf nicht sein! Wir würden eine solche Deregulierung mit dem Referendum bekämpfen. Frau Leutenegger Oberholzer: Die vorliegenden Interpellationen beschäftigen sich primär mit den kurzfristigen Aussichten unserer Wirtschaft. Was der grünen Fraktion aber mehr Kopfzerbrechen bereitet, sind die Perspektiven auf mittlere und lange Sicht. Grosse ökologische Probleme und Vertei-

lungskämpfe werden die wirtschaftspolitischen Herausforderungen der Zukunft sein. Wir werden sie nicht mehr wie bis anhin mit mehr Wachstum, sondern nur über die gerechtere Verteilung des bestehenden Reichtums lösen können. In der Beurteilung der kurzfristigen konjunkturellen Lage gehen wir mit dem Bundesrat einig; die Situation darf nicht dramatisiert werden. Aber sie wird sich bis zum nächsten Jahr in bezug auf die Teuerungsentwicklung und die Arbeitslosigkeit weiter verschärfen. Die Ursachen der heutigen Lage: Ein Stück weit ist es der normale acht- bis neunjährige Zyklus, der zu Ende geht; dann hat die Notenbank nach dem Börsen-Crash von 1987 die Geldmenge massiv erhöht, und schliesslich begünstigen die kartellistischen Strukturen die inflationären Tendenzen. Wir könnten uns eigentlich zurücklehnen und feststellen, dass eine Abkühlung der überhitzten Konjunktur normal sei und vielleicht aus ökologischer Sicht auch sinnvoll sein könnte. Aber zwei

3. Oktober 1991 N 1883 Wirtschaftslage. Dringliche Interpellationen Begleiterscheinungen machen uns grosse Sorgen: Die Teuerung und die Arbeitslosigkeit haben gravierende sozialpolitische Konsequenzen. Mit der starken Teuerung ist in der Schweiz eine gigantische Umverteilungsmaschinerie in Gang gekommen. Sie bringt viele Leute in Bedrängnis. Die Mittel werden umverteilt von den Rentnern/-innen, Mietern/-innen, Lohnempfängern/-innen zu den Sachwertbesitzern/-innen und vor allem zum Immobilien- eigentum. Für viele kleine Lohnbezüger und Lohnbezügerinnen ist der Teuerungsausgleich zu einer eigentlichen Existenzfrage geworden. Sie fragen sich heute, wie sie die steigenden Krankenkassenprämien und die Mieten bezahlen sollen. Bereits ist auf November wieder ein neuer Teuerungsschub angezeigt. In dieser Situation ist die Infragestellung des Teuerungsausgleiches nicht nur eine ökonomische Dummheit, sondern auch eine ungeheure Arroganz von selten der Unternehmerschaft. Die Verweigerung des vollen Teuerungsausgleiches im Bankgewerbe ist geradezu eine Provokation, wenn man sich die Rekordgewinne der Banken vor Augen führt. Wo sind nun eigentlich neben der Politik der Nationalbank die Ursachen der Teuerung zu suchen? Einen erheblichen Teuerungsfaktor stellen in der Schweiz die Kartelle dar. Sie halten die Preise hoch. Dieser Faktor spielt gerade im Baugewerbe eine ganz grosse Rolle. Zwar wird vor allem von selten der bürgerlichen Parteien die Marktwirtschaft allseits gelobt, aber dabei leben wir in der Realität in einem Lande, in dem die Preise weit weniger die Knappheitsverhältnisse als die ökonomischen Machtverhältnisse widerspiegeln. Nach Berechnung des Gatt sind die Preise in der Schweiz zu 60 Prozent kartellisiert oder politisch festgesetzt. Was heisst das in der Praxis? Die Preise gehen wohl in die Höhe, aber nicht mehr hinunter. Ein nicht zu unterschätzender Teuerungsfaktor ist auch der Staat selbst. Er handelt zum Teil sehr stark preistreibend. Nach Berechnung der Zeitung «Cash» gehen 2,6 Prozent von 6,6 Prozent Teuerung direkt auf das Konto der öffentlichen Hand, und bereits sind wieder neue Tarifierhöhungen von seilen der SBB und der PTT angekündigt worden. Unseres Erachtens nimmt der Staat seine Verantwortung zur Teuerungsbekämpfung in der eigenen Preisbildung zu wenig wahr. Zur Inflationsbekämpfung gehört eine wirksame Kartellpolitik. Wir müssen uns fragen, ob nicht auch in der Schweiz anstelle der Missbrauchsgesetzgebung ein Kartellverbot wie in der EG angezeigt wäre. In diesem Punkt stimmen wir mit Herrn Jaeger vollauf überein. Grosse Sorgen macht der grünen Fraktion die Arbeitslosigkeit. Arbeitslosigkeit heisst Armut und soziale Desintegration. Ein Indiz dafür sind die steigende private Zahlungsunfähigkeit und die steigende Konsumverschuldung. Die heutige Lage auf dem Arbeitsmarkt ist nicht zuletzt die Folge der Entwicklung der letzten zehn Jahre. Allein zwischen 1980 und 1990 wurden 400 000

Arbeitsplätze neu geschaffen. Die Schweiz wurde bislang als Insel der Vollbeschäftigung gepriesen. Es handelte sich wohl eher um einen Mythos als um die Realität, denn wir haben in früheren Krisen einfach Fremdarbeiter nach Hause ins Ausland und die Frauen an den Herd zurückgeschickt. Aber immerhin: Früher waren die Beschäftigungseinbrüche weniger stark spürbar als heute. Nun, der Sonderfall Schweiz ist auch in diesen Belangen zu Ende. Die Arbeitslosenzahlen sind in unserem Land weiter im Steigen begriffen. Mindestens 50 000 werden es bis Ende Jahr sein. Nach Schätzungen der ETH werden allein dieses Jahr rund 3 Prozent der Erwerbstätigen einmal im Jahr arbeitslos sein. In Tat und Wahrheit sind es wohl noch weit mehr, denn unsere Arbeitslosenstatistik gibt nur die halbe Wahrheit: wieder. Erfasst wird nur, wer sich auf den Arbeitsämtern meldet. Gerade mit Bezug auf die Frauen wird die Dunkelziffer der Arbeitslosen um einiges höher liegen. Nach Angaben des Bundesamtes für Statistik liegt die Arbeitslosenquote der Frauen um 35 Prozent höher als die der Männer, und Frauen sind auch wesentlich länger arbeitslos als die Männer. Gravierend sind die Folgen auch regional. Es gibt Regionen in der Schweiz mit grossen Beschäftigungseinbrüchen, und wir erwarten vom Bundesrat endlich eine regionale Beschäftigungspolitik und Weiterbildungsprogramme, vor allem für die Frauen. In diesem Punkt ist die Antwort des Bundesrates zu den Interpellationen mehr als dürftig. Ich kann Ihnen sagen, Herr Bundesrat, besonders geärgert hat uns die Aussage in bezug auf die Arbeitsplatzbeschaffung durch das Militär. Die leere Behauptung, die Beschaffung des F/A-18 schaffe Arbeitsplätze, ist doch allzu plump und in der Absicht allzu durchsichtig. Statt leeren Behauptungen hätten wir gerne Zahlen und konkrete Konversionsprogramme. Je höher die Arbeitslosenzahlen, desto mehr werden Randgruppen ausgegliedert. Es zeigt sich auch immer mehr, dass die Unternehmungen ihre soziale Verantwortung nicht wahrnehmen und bei kleinsten Beschäftigungseinbrüchen Entlassungen vornehmen. Auch in der Schweiz ist Armut kein Fremdwort mehr. Immer mehr Leute werden von ihr betroffen und werden aus dem sozialen Beziehungsfeld hinausgeworfen. Die Schweiz wird sich in Zukunft noch mehr auf Arbeitslosigkeit einstellen müssen. Die Zweidrittelsgesellschaft droht auch bei uns. Wer aber nach mehr Wachstum ruft, um Arbeitsplätze zu sichern, sollte sich einmal die Situation im Ausland vor Augen führen. Mit Wachstum lassen sich in Zukunft die Arbeitsplätze nicht sichern. Wir brauchen in der Schweiz ein neues System der sozialen Absicherung. Wir brauchen eine Entkoppelung von Einkommen und Arbeit. Die Einrichtung eines sozialen Mindesteinkommens wird notwendig werden. Die Grünen fordern dies schon lange, und die Expertengruppe «Schweiz morgen» hat diese Forderung ebenfalls erhoben. Wir erwarten, dass der Bundesrat diese Vorschläge möglichst rasch in die Realität umsetzt. Nicht Wachstum, sondern Oekologie schafft Arbeitsplätze. Das muss die Devise der Zukunft sein. Die Grenzen des Wachstums zeichnen sich ab. Bereits heute konsumieren wir auf Kosten der künftigen Generationen, der Ressourcen und der Dritten Welt. Wir brauchen endlich handfeste Konzepte für die Oekologisierung der Wirtschaft. Kurt Biedenkopf sagte in der «Zeit» dieser Woche -, das Wachstum der Wirtschaft oder eben der verfügbaren Verteilmasse sei eine notwendige Bedingung für die industriellen, modernen Demokratien gewesen. Das Wachstum war gleichsam ein systeminhärentes Perpetuum mobile. Dem Wachstum des Wissens folgte das Wachstum des Könnens und diesem das Wachstum des «Habens-Wollens». Die Konsequenz ist ein gigantischer Ressourcenverschleiss nicht nur zu Lasten der Umwelt, sondern auch der Dritten Welt. Die 10 Prozent Bevölkerung in den Industriestaaten konsumieren 80 Prozent des Weltenergieverbrauchs. So kann es doch nicht weitergehen! Wir erwarten vom Bund, dass er endlich zur Oekologisierung der Wirtschaft die notwendige Politik einleitet. Seit

mindestens zwanzig Jahren reden wir von den Grenzen des Wachstums, von der Internalisierung der externen Kosten, von Lenkungs- abgaben. Doch verwirklicht haben wir noch immer nichts. Bis jetzt ist die Oekologisierung der Wirtschaft, ebenso wie das qualitative Wachstum, eine Leerformel geblieben. Aber es gilt auch heute noch, was immer schon stimmte: Umweltschutz schafft Arbeitsplätze. Das bestätigen all jene Firmen, die im Oekobereich tätig sind. Sie haben grosse Zuwachsraten, keine Beschäftigungsprobleme. Der Umweltbereich ist auch genau der Bereich, in dem sinnvolle Arbeitsplätze geschaffen werden können. Hier reichen uns die Antworten des Bundes- rates nicht. In den neunziger Jahren wird unsere Wohlfahrt da- von abhängen, ob es uns gelingt, die Industriegesellschaft ra- dikal umzubauen. Der Markt allein kann das nicht; dazu braucht es staatliches Handeln. Der Staat muss die richtigen Rahmenbedingungen setzen: zum Beispiel mit Lenkungsab- gaben, denn die Preise müssen endlich die ökologische Wahrheit widerspiegeln. Viel Zeit bleibt uns nicht mehr. Der Markt hat vielleicht seine ökonomische Ueberlegenheit belegt; aber seine Sozial- und Umweltverträglichkeit muss er erst noch beweisen. Geben Sie ihm dazu die notwendigen Im- pulse, Herr Bundesrat! Reichling: Ich bedaure es, bei meinem letzten Auftritt an die- sem Pult kein versöhnliches Votum abgeben zu können; denn für mich ist die Antwort auf die Interpellation Wyss William er-

Situation économique. Interpellations urgentes 1884 N 3 octobre 1991 schreckend und ernüchternd. Entweder ist sie von jemandem geschrieben worden, dem Fachkenntnisse über bäuerliche Betriebswirtschaft und Arbeitsweise abgehen, oder das Parla- ment und eventuell der Bundesrat wurden absichtlich hinters Licht geführt. Vor wenigen Tagen haben Sie, Herr Bundesrat, in diesem Saal gesagt: «Gouverner, c'est prévoir.» Wenn diese Regel in ei- nem Punkt nicht befolgt worden ist, dann bei der Anpassung des agrarpolitischen Instrumentariums an die eingegangenen internationalen Verpflichtungen. Wir haben uns gegen ent- sprechende Anpassungen zur Wehr gesetzt, weil wir während Jahren über die eingegangenen Verpflichtungen von Punta del Este nicht richtig orientiert worden sind. Im ersten Satz seiner Antwort beteuert der Bundesrat seine Absicht, eine leistungsfähige Landwirtschaft und einen gesun- den Bauernstand zu erhalten. Dabei müssen alle Beteiligten wissen, dass mit dem Tierschutz- und dem Gewässerschutz- gesetz sowie mit den verlangten Strukturanpassungen der Bauernstand in eine riesige, neue Verschuldungswelle hinein- geführt wird, wobei gerade diese den wichtigsten, drückend- sten und unausweichlichsten Kostenfaktor darstellt. In der Beurteilung der Einkommenssituation wird ein verwir- rendes Prozenspiel angeboten, von oben nach unten und von unten nach oben. Tatsache ist aber, dass das geschätzte landwirtschaftliche Einkommen von 1991 weit unter demjeni- gen von 1988 und weit unter dem Einkommensanspruch liegt. Das wird in der Antwort verschwiegen. Als eigentlich zynisch muss ich die Erwartung bezeichnen, die Landwirtschaft könne die Teuerung, die noch nie so hoch war wie heute, mit Produktivitätsgewinnen und Rationalisierungs- massnahmen kompensieren. Zumindest Ihre Sachbearbeiter müssen wissen, dass Produktivitätsgewinne Ertragssteige- rungen und Investitionen erfordern; das erste ist unerwünscht, und das zweite ist nicht finanzierbar. Rationalisierung auf dem Bauernhof wäre heute mit mehr Chemieeinsatz ohne weiteres zu erreichen. Chemieeinsatz ist um das Mehrfache billiger und schneller als Arbeit. Jetzt wird Rationalisierung gefordert; ge- stern und morgen wird von den gleichen Leuten der Chemie- einsatz der Landwirtschaft verteufelt. So kann man doch nicht argumentieren! Hier fehlt die Konsistenz der langfristigen Agrarpolitik. Es wird auf die Tierhalterbeiträge in der Höhe von 170 Millionen Franken verwiesen, und es wird bewusst beigefügt, sie seien im ganzen Land wirksam. Jedermann im Saal meint, alle

Bauern würden davon profitieren. Wenn wir von einer mittleren Ausschüttung von 3500 Franken ausgehen, bei einem Maximum von 4500 Franken, so reichen die 170 Millionen Franken für rund 50 000 Bauernbetriebe. Das ist genau die Hälfte der Bauernbetriebe, die heute noch in der Statistik aufgeführt werden. Ein letztes Beispiel: Der Bundesrat stellt in seiner Antwort fest, dass mit dem 16-Millionen-Kredit für Fleischeinlagerungen ein Preiszusammenbruch verhindert werden soll. Ich nehme an, Herr Bundesrat, dass Sie über die Preissituation orientiert worden sind, wie sie seit vielen Monaten in bezug auf das Rindfleisch existiert. Der Preiszusammenbruch ist vor Monaten, wenn nicht Jahren eingetreten. Die Erlöse betragen ungefähr drei Viertel von dem, was der Bauer zugute hat. Dass mit diesen 16 Millionen Franken Fleisch eingelagert anstatt exportiert wird, hat zur Folge, dass diese Preismisere während der ganzen Auslagerungsperiode um viele Monate verlängert wird. Diese Situation wird sich wahrscheinlich bis Ende 1992 erstrecken. Ich hätte eine ganze Reihe weiterer Beispiele. Ich teile Ihre Auffassung, dass die grundsätzliche Revision zusammen mit dem 7. Landwirtschaftsbericht behandelt werden sollte. Das wird mindestens zwei Jahre dauern. Wenn Sie Ihre Versprechen einhalten wollen, Herr Bundesrat, müssen Sie jetzt dem Parlament eine dringliche, befristete Uebergangsordnung für Direktzahlungen unterbreiten, sonst werden Sie in den nächsten zwei Jahren die Einkommensbedürfnisse nicht befriedigen können, weil Sie hierzu keine Gesetzesgrundlage haben. Ich bitte Sie, eine solche Erklärung abzugeben und sich auch dazu zu äussern, wie Sie sich die Finanzierung solcher Direktzahlungen durch den Bund in den nächsten Jahren überhaupt vorstellen. Portmann: Zu einem Detail: Der Bundesrat anerkennt unter anderem das Anliegen der Interpellation Widrig: Die bürokratischen Hemmnisse im Baubewilligungsverfahren müssten liquidiert werden, damit der private Hochbau nicht ins Schleudern komme. Diese verbale Anerkennung des Bundesrates ist ungenügend. Es sollten beide Bundesbeschlüsse betreffend das Sofortprogramm Bodenrecht frühzeitig und gleichzeitig aufgehoben werden. Damit wäre ein Stück gewollter bürokratischer Hemmnisse nach erreichter Wirkung beseitigt. Es wird aber ein Bundesbeschluss betreffend die Ergänzung des Raumplanungs- und Baurechts nötig, der das Baubewilligungsverfahren wesentlich vereinfacht und verbilligt. Es muss den Kantonen jetzt vorgeschrieben werden: 1. Baugesuche für private Wohn- und Gewerbebauten müssen innert dreier Monate entschieden sein, und zwar mit oder ohne Lärm-, Luftreinhalte- und anderen Prognosen und inklusive Erledigung von Einsprachen. 2. Die Gerichtsbehörde erster Instanz, die Baurekurse von Einsprechern zu entscheiden hat, muss gleichzeitig vom Amtes wegen und verbindlich feststellen, ob der Baurekurs der Einsprecherschaft angesichts der im Streit stehenden Rechte und Interessen verhältnismässig war. Stellt die erste Gerichtsstanz Unverhältnismässigkeit der Rekursbegehren der Einsprecherschaft fest, hat sie gleichzeitig über eine allfällige Ausgleichsforderung des Bauwilligen für die Bauverzögerung zu entscheiden. Mit diesem zweiten Punkt würde auch der Rechtsmittelstaat vernünftig begrenzt. Eine Anregung zum Ganzen: In dieser ernstesten Situation, die mit der schwierigen Eingliederung der Schweiz in die staatliche Neuarchitektur Europas zusammenfällt, wird es wohl zwingend, einen Delegierten des Bundes für die Optimierung unserer Rechtsordnung zu ernennen. Dieser hätte laufend vorzuschlagen: 1. wie das vorhandene eigene Recht und das aus Europa zu übernehmende Recht in Form und Handhabung bürgernah gemacht werden; 2. wie unsere Rechtsordnung so flexibel gehalten wird, dass sie auf Krisen rasch und richtig reagieren kann. In beiden Fällen ist heute das Gegenteil Tatsache. Jung: Aus zeitlichen Gründen ist es mir gar nicht möglich, auf die Antworten des Bundesrates zu den dringlichen Interpellationen

einzufragen. Ich meine aber, es wäre dringend nötig. Insbesondere was die Einkommenssicherung der Landwirtschaft betrifft, stehen wir an einer sehr entscheidenden Wende. Wohin der Weg führt, wissen wir leider nicht. Ich habe sechs Fragen an Sie, Herr Bundesrat: 1. Wie sehen Sie die Einkommensentwicklung in der Landwirtschaft? Soll die Landwirtschaft von der allgemeinen Einkommensentwicklung abgekoppelt werden? 2. Wo liegen die Alternativen der Einkommenssicherung, wenn die Direktzahlungen nicht beschlossen werden? Wir haben sie noch nicht, wir reden erst davon, und es gibt uns niemand die Garantie, dass wir sie bekommen werden. 3. Wie sieht der Bundesrat die Finanzierung, um die gemeinwirtschaftlichen Leistungen der Landwirtschaft abzugelten? Ich denke insbesondere an die Erhaltung unserer Umwelt, an die Erhaltung der Besiedlung (abgelegene Wohnungen, Erschliessungen usw.). 4. Wie sieht der Bundesrat die Problematik der stetigen Verteuerung in der Landwirtschaft durch immer neue und veränderte Vorschriften? Wie soll das finanziert werden? 5. Wie sieht der Bundesrat die Einkommenssicherung bei Aufbrechen der Grenze? Diese Öffnung ist latent: Wir haben im ersten Halbjahr 1991 einen massiven Zuwachs bei den Käseimporten, und so wird es weitergehen. 6. Wie will der Bundesrat den riesigen Nachholbedarf in der Landwirtschaft finanzieren, der z. B. aus den Tierschutzvorschriften und aus dem Umweltschutz erwächst? Dieser kann heute noch nicht finanziert werden, weil erstens die Mittel nicht vorhanden sind und zweitens die einzelnen Landwirtschaftsbetriebe schon bis zum Katasterwert und bis zur Entschuldungsgrenze verschuldet sind.

3. Oktober 1991 N 1885 Wirtschaftslage. Dringliche Interpellationen Allenspach: In der Diskussion sind jetzt viele Detailrezepte und Einzelforderungen vorgetragen worden. Diese führen zu nichts, höchstens zu einem chaotischen Interventionismus von Fall zu Fall. Was wir benötigen, ist eine Wirtschaftspolitik aus einem GUSS. Die Wirtschaft verharrt derzeit in einer konjunkturellen Talsohle. Dabei hat sich die Abkühlung in den letzten Monaten entgegen den optimistischen Prognosen der Konjunkturforschungsinstitute fortgesetzt. Das Bruttoinlandprodukt dürfte im laufenden Jahr real zurückgehen. Damit ist das von vielen geforderte Nullwachstum Tatsache geworden. Heute sehen wir auch die Folgen dieses Nullwachstums, nämlich zunehmende Arbeitslosigkeit, zunehmende Kurzarbeit und reale Einkommenseinbussen. Die gegenwärtige wirtschaftliche Stagnation, verbunden mit der hartnäckigen Inflation, bedeutet Stagflation. Im Lichte der bisherigen Erfahrung lässt sich eine Stagflation nicht mit Konjunkturankurbelungsprogrammen bekämpfen; solche haben sich kontraproduktiv ausgewirkt. Die Stagflation hat vor allem die Lage im Investitionsgütersektor empfindlich verschlechtert. Dieser für die schweizerische Wirtschaft entscheidende Teil spürt die Konjunkturflaute - und vor allem die härtere internationale Konkurrenz - ganz empfindlich. Dabei stellen wir fest, dass die Schweiz als industrieller Produktionsstandort teuer, zunehmend zu teuer geworden ist. Die Verlagerung industrieller Arbeitsplätze ins billigere Ausland ist im Gange. Diese Verlagerung wird weitergehen, auch wenn sich in naher Zukunft ein konjunktureller Aufschwung einstellen sollte. Wir müssen anstelle der abwandernden, aufgehobenen und stillgelegten Arbeitsplätze in Industrie und Gewerbe neue, produktivere, zukunftsreichere Arbeitsplätze mit hoher Wertschöpfung schaffen, mit denen wir dann auch wieder konkurrenzfähige Produkte herstellen können. Wer diesen Strukturwandel verhindert, provoziert Arbeitslosigkeit. Für die Bewältigung der Zukunft sind meines Erachtens fünf grundsätzliche Voraussetzungen notwendig:

Export aus OpenCaseLaw (CC0). Verbindlich ist allein der vom erlassenden Gericht veröffentlichte Originaltext. Quellen-URL siehe oben.